

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, No 184.—SAMEDI, 12^E NOVEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

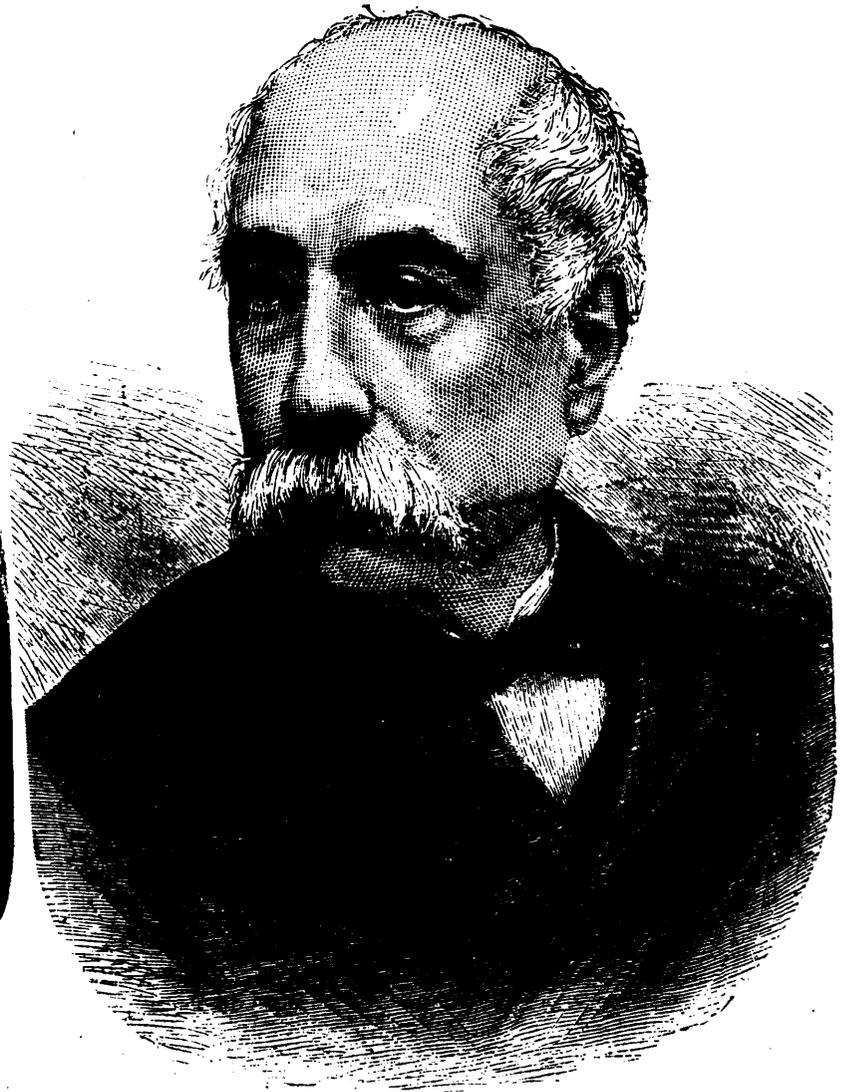
La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



SIR CHARLES TUPPER, MEMBRE CANADIEN DE LA COMMISSION DES PÊCHERIES



LE GÉNÉRAL CAFFAREL



M. F. CRISPI, PREMIER MINISTRE D'ITALIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Thomas de Crisasy, par Benjamin Sulte. — Nos gravures. — J. A. N. Provencher, par Léon Leduc. — Histoire d'un Tourteron et d'une Tourterelle, par Gustave Claudin. — Primes du mois d'octobre. — Usages et Coutumes. — Recréations de la famille. — Connaissances Utiles. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portraits : Sir Charles Tupper. — Le Général Caffarel. — M. F. Crispi. — J. A. N. Provencher. — Beaux-Arts : L'entrée au couvent. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



L'ATTENTION publique se dirige en ce moment sur les sept condamnés qui attendent, dans la prison de Chicago, la décision du gouverneur.

Trois d'entre eux, Spies, Schwab et Tilden, ont signé une demande de recours en grâce et écrit une lettre par laquelle ils expriment leur regret d'avoir commis les crimes dont ils se sont rendus coupables, mais les quatre autres : Engel, Lingg, Fischer et Parsons refusent de demander grâce.

C'est la première fois qu'un procès de ce genre a lieu dans la ville qui est considérée comme le foyer de l'anarchisme et, il faut avouer qu'il était temps que l'on s'occupât un peu des chevaliers de la dynamite et du poignard.

Et, à ce propos, il est un fait digne de remarque, que le socialisme fleurit surtout dans les pays où l'on boit le plus de *lager beer*. C'est en Allemagne que se trouvaient les sociétés secrètes les plus dangereuses, et les fils de la vieille Germanie, en se transportant dans l'ouest des Etats-Unis, n'ont pas oublié de mettre dans leurs bagages la recette de la fabrication de la blonde bière de Cambrinus.

Aussitôt qu'ils eurent fondé les immenses brasseries de Cincinnati, de Chicago et de Milwaukee, les idées anarchistes ont germé dans les cerveaux carrés des buveurs de bière.

On en a vu les résultats...

Au lieu de se coucher tranquillement comme tout bon ivrogne le fait dans les pays du gin et du whiskey, les soiffeurs de bière de Munich se sont mis à fabriquer des bombes dynamitées et ont convoqué des assemblées où l'on déclarait la guerre aux honnêtes travailleurs, aux patrons et surtout à la police.

Comme ils voulaient tuer le capital, l'infâme capital, comme ils disent si élégamment, ils ont cassé la tête des gardiens de la paix.

La chose n'est pas nouvelle et le système ne demande pas grand génie. On fait une petite boule en fer ou en bois, on la remplit de poudre explosive et on la jette au milieu d'une couade d'hommes de police qui font bravement leur devoir. La boule éclate, tue trois, quatre, dix

hommes, selon le diamètre de la machine, et on part dans les rues bras dessus, bras dessous, en criant : "Vive la liberté!" ou le "Rhin allemand."

C'est très joli de tuer des *policemen*, mais il faut les payer, tout comme on paie les verres... même de bière.

Les sept citoyens de la libre République des Etats-Unis, déjà nommés, ayant donc commis quelques dégâts dans la police de Chicago, en un jour d'effervescence houbonneuse, la justice a préparé la note et la leur a présentée.

Maintenant il faut payer, c'est-à-dire qu'il leur va falloir tendre le cou au bourreau qui les enverra dans un monde meilleur, ce qui devrait leur faire infiniment de plaisir, puisqu'ils trouvent que tout est si mal fait ici-bas.

Cependant, il paraît qu'ils ne prennent pas la chose d'une manière aussi philosophique et, qu'en fin du compte, il eût peut-être mieux valu pour eux s'occuper de leurs propos affaires, plutôt que de faire le bonheur de l'humanité en tuant des *policemen*.

Ces malheureux sont atteints d'une maladie étrange, la névrose socialiste, névrose à laquelle on ne connaît jusqu'à présent aucun remède ; il s'agit alors de confier ces malades au chirurgien légal, qui ne peut les débarrasser de ce mal étrange qu'en leur ôtant la vie.

Leur sort me laisse très froid, et si le gouverneur Oglesby n'a pas plus de pitié que moi pour ces gens-là, il est certain que l'opération finale aura lieu aujourd'hui.

Il faut en finir avec ces ogres modernes, car malgré tous les sentiments d'humanité que l'on pourrait invoquer, on ne peut cependant se résoudre à leur servir un gardien de la paix à chaque repas.

Cela coûterait vraiment trop cher.

Nul plus que moi n'est partisan de l'abolition de la peine de mort, mais, comme Alphonse Karr, je suis d'avis que messieurs les assassins doivent commencer à nous montrer l'exemple.

Il vont donc probablement mourir, et je me demande si leur dernier mot sera "pardon" ou "vengeance."

Nous le saurons bientôt.

. Ceci me fait souvenir de la mort de quelques personnages distingués et des derniers mots qu'ils ont prononcés avant de partir pour l'éternité.

Napoléon—Tête d'armée!

Louis XIV—M'avez-vous cru immortel?

Charlotte Corday—Dieu seul est mon juge!

Mme Rolland—O liberté! que de crimes on commet en ton nom!

Goethe—De la lumière!

Washington—C'est bien!

Byron—Dormir!

Le Tasse—Dans vos mains, ô mon Dieu!

César—Toi aussi mon fils Brutus!

Haller—L'artère a cessé de battre.

Franklin—Un mourant ne fait rien de bien.

Elizabeth d'Angleterre—Tout mon royaume pour un moment encore!

Charles Ier—Souviens-toi.

Misabeau—Laissez-moi mourir aux sons d'une délicieuse musique.

Pie IX—Gardez bien l'Eglise que j'ai tant aimée.

Pie VII—J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, je devais donc mourir en exil.

Garcio Moreno—Dieu ne meurt pas!

Jeanne d'Arc—Jésus!

. Le gouvernement de la République Française vient de faire une bonne action : il a nommé au grade de chevalier de la Légion d'honneur une Sœur de Charité, Sœur Julie, attachée à l'hôpital de Chateaudun.

Je vous ai déjà dit quel était le cérémonial suivi en pareil cas : toutes les troupes sont rangées sur la place publique ou au Champ-de-Mars, selon le cas, et c'est le général commandant la division qui préside.

Le général Valdière a rappelé à haute voix les actes de courage de Sœur Julie pendant la guerre et les épidémies, et, en présence des troupes, a attaché sur la guimpe blanche de la vaillante et sainte fille, la croix de la Légion d'honneur.

Le colonel de la Garennerie a ensuite fait dé-

filer son régiment devant la nouvelle légionnaire, et la fille du colonel a remis, en l'embrassant, à Sœur Julie, qui pleurait d'émotion, un bouquet au nom des soldats.

Cette croix là n'est pas passée par les mains de madame Limousin ni du général Caffarel, et on ne dira pas qu'elle a été achetée, mais on pourra cependant faire observer qu'elle a été payée par une vie de dévouement et de courage.

Allons, allons! le ruban rouge trouve encore sa place sur de nobles poitrines, et s'il s'égaré parfois sur le poumon gauche d'un polisson, on est heureux de le voir briller à la place qui lui convient.

. Certains princes se conduisent comme de véritables charretiers, et on a parlé à Paris pendant vingt-quatre heures d'une aventure qui prouve chez son auteur plus d'estomac que d'esprit.

Il s'agit d'un pari de dix mille francs fait dans un restaurant à la mode de l'avenue de l'Opéra, entre un membre distingué du Jockey Club et le prince russe Giedroye.

Celui-ci avait parié de manger, entre une heure et trois heures et quart, un repas copieux préparé pour cinq personnes et dont voici le menu :

Turbot sauce crevettes, selle de chevreuil sauces Cumberland et poivrade, poularde à l'estragon, côtes d'agneau aux pointes d'asperges, punch à la Romaine, bécasse en salmis, foie gras et charlotte de pommes nappée de confitures à la Dorothee.

Le prince a gagné son pari, il a mangé tout ce qu'on a servi sur la table, en buvant quatre bouteilles de Champagne; après quoi il a allumé un cigare et est allé faire une promenade à pied, au Bois de Boulogne.

C'est le télégraphe qui nous apprend ces jolies choses, et le câble a été occupé pendant une demi-heure pour nous dire qu'un prince mange comme un goujat.

L'aristocratie admire cette prouesse.

Léon Leduc

THOMAS DE CRISASY

L'était chevalier de Malte; c'est pourquoi on le désignait sous le titre de "chevalier" de Crisasy dans les relations journalières. Lui et son frère furent du nombre des premiers officiers envoyés en Canada aussitôt après la mort de Colbert.

C'est en 1683 que les troupes commencèrent à arriver par petits groupes, et uniquement pour maintenir les minces garnisons du pays, mais la guerre commença bientôt. Dans une liste des officiers employés en Canada en l'année 1684, nous voyons deux capitaines, nommés respectivement : le marquis de Crisasy et le chevalier de Crisasy. (L'abbé Daniel : *Aperçu sur quelques contemporains*, page 41.)

En 1685, le gouverneur général Denonville parle du chevalier et du marquis de Crisasy comme gens remplis de mérite. (*Paris Documents IX*, 307.)

Au mois de juin 169, M. de Vaudreuil commandait une expédition qui surprit et tua une bande d'Iroquois, à Repentigny, près l'île de Montréal. C'est là que François Lemoyne de Bienville reçut une blessure mortelle. Le chevalier de Crisasy se comporta vaillamment dans l'action. (Voir *Paris Documents IX*, 518; Gédéon de Catalogne : *Documents publiés à Québec*, I, 585; Charlevoix : *Hist. de la N.-France*, II, 95; Ferland : *Cours d'histoire*, II, 233. L'affaire eut lieu en 1691 et non pas en 1690 comme le dit M. l'abbé Daniel, à la page 518 des *Grandes Feuilles*.)

Parlant des courses des Iroquois en 1692, La Potherie (*Histoire de l'Amérique Septentrionale III*, 153) raconte un épisode qu'il est bon de rappeler parce que on y voit figurer le chevalier de Crisasy, que nos historiens actuels ont oublié en

cette circonstance, comme dans l'affaire de Repentigny.

Les Agniers avaient fait plusieurs détachements; ils s'attachèrent entre la rivière de Richelieu et les habitations du fort de Verchères, où ils firent du désordre... Ils étaient pour ainsi dire à vue, cachés dans des buissons, ou le ventre contre terre, dans des endroits propres à faire leur coup, pendant qu'ils examinaient les démarches des habitants qui travaillaient à la campagne.

Quarante Iroquois étaient aux environs du fort de Verchères, sans que l'on s'en aperçût, lorsque tout à coup ils vinrent fondre sur les habitants dont ils enlevèrent une vingtaine. Mademoiselle des Verchères, qui se promenait sur le bord du fleuve, à deux cents pas du fort, voulut s'enfuir; ils firent sur elle une décharge de quatre à cinq coups de mousquets, sans la blesser. Un Iroquois courut après elle le cassetête à la main, mais elle conserva dans ce moment plus d'assurance que n'en pouvait avoir une fille de quatorze ans. Elle lui laissa entre les mains son mouchoir de col, se jettant dans son fort dont elle ferma la porte sur elle en criant: *Aux armes!* Et, sans s'arrêter aux gémissements de plusieurs femmes désolées de voir enlever leurs maris, elle monta sur un bastion où était la sentinelle. Vous dirai-je qu'elle se métamorphosa pour lors en mettant le chapeau d'un soldat sur sa tête, ayant ôté sa coiffure, et faisant plusieurs petits mouvements, le mousquet sur l'épaule, pour donner à connaître qu'il y avait beaucoup de monde, quoiqu'il n'y eût que ce soldat. Elle chargea elle-même un canon, et n'ayant pas de tampon elle en fit un avec une serviette et tira sur eux. Cette alarme se répandit, de fort en fort, jusqu'à Montréal, à douze lieues de là. A peine y sut-on cette nouvelle que le chevalier de Crisafy, seigneur de Messine, cousin-germain du prince de Monaco, fut détaché par eau, avec cent hommes de troupes, pour s'y rendre, pendant que cinquante sauvages coururent par les terres. Cette aimable héroïne faisait merveille dans son fort; tantôt elle tirait le canon sur les Iroquois, et tantôt elle tirait des coups de fusil lorsqu'ils voulaient s'approcher des palissades. Il n'y a point de Canadien ni d'officier qui tire un coup de fusil plus juste que cette demoiselle. Monsieur de Crisafy arriva une heure après que les Iroquois s'étaient retirés, mais nos sauvages les joignirent au bout de six jours de marche dans le lac Champlain... et l'on reprit nos prisonniers et l'on en fit d'autres que l'on tua après le combat, et le reste périt dans l'embuscade, à la réserve de quatre qui se sauvèrent.

M. l'abbé Daniel (*Grandes Familles*, page 519) dit que M. de Crisafy, voyant les Iroquois en retraite, ne perdit pas de temps et se mit à leur poursuite. "Après trois jours de marche, il les rejoignit sur les bords du lac Champlain."

Vers l'automne de la même année 1692, M. de Vaudreuil remonta l'Ottawa quelques lieues et rencontra la Chaudière-Noire, qu'il défit. L'un des principaux officiers qui figurèrent en cette circonstance fut le chevalier de Crisafy, commandant en second (Belmont: *Histoire du Canada*, page 35).

1694. Le comte de Frontenac voulait rétablir le fort de Cataracouy et en faisait activement les préparatifs, lorsque LeMoine de Sérigny arriva avec des ordres du roi pour organiser une expédition contre le fort Nelson, baie d'Hudson. Il fallut abandonner le projet sur Cataracouy—et le chevalier de Crisafy, qui devait commander tout le corps de Cataracouy, reçut ordre de rester à Montréal, comme il allait se mettre en route (Charlevoix II. 141. Ferland: *Cours d'Histoire* II. 274.)

1695. Au mois de juillet, le comte de Frontenac place près de sept cents hommes sous les ordres du chevalier de Crisafy pour aller rétablir Cataracouy. (Charlevoix II. 152.) Ce rétablissement du fort Cataracouy ou Frontenac fut un épisode marquant de l'époque. Charlevoix (II. 153-155) en parle en détail et il loue l'adresse de Crisafy.

"Le chevalier de Crisafy, qui n'est pas moins illustre par sa bravoure et sa prudence que par sa naissance, commande l'expédition de Cataracouy." Son retour à Montréal est le signal d'une fête publique; on va le recevoir au rivage, etc.

(*Paris Documents* IX. 642, 609, 618, 662; Ferland II. 280-2.)

1696. "Vers la fin de mars, la colonie fit une perte à laquelle tout le monde parut très sensible. Le chevalier de Crisafy s'était flatté qu'après les dernières preuves qu'il avait données de son zèle et de son habileté, la cour ferait quelque chose en sa faveur, d'autant plus que le gouverneur-général et l'intendant n'avaient rien négligé pour lui faire obtenir les récompenses que semblaient mériter ses services. Leurs sollicitations ne furent pourtant suivies d'aucun effet, et le chevalier succomba au chagrin qu'il en conçut. Il eut du moins en mourant la consolation de voir les grands et les petits prendre également part à sa douleur et regretter qu'un aussi grand mérite que le sien fut demeuré dans l'obscurité." (Charlevoix II. 167. Ferland II. 283-9; La Potherie: *Hist. de l'Amérique Septent.* III. 256.)

Dans le *Dictionnaire* de M. Tanguay on lit, page 150 du tome I: "Le 1er mars 1696, à Montréal, avons inhumé dans le chœur de l'église de cette paroisse, le corps de frère Thomas Crisafy, chevalier de Malte, capitaine d'une compagnie d'un détachement de marine. En présence du marquis de la Grois et de M. Tonty, capitaines."

Les troupes dites "de la marine" n'étaient pas autre chose que les petites garnisons de la colonie, soldées à même le portefeuille de la marine au lieu du budget de la guerre.

Ainsi, après avoir tenu rang de prince, gagné ses grades dans l'Ordre de Malte, commandé des troupes en Europe, soutenu une guerre contre le souverain qui gouvernait sa patrie, ce brillant officier en était réduit à combattre des Sauvages, dans les forêts du Canada et à périr d'ennui et de regrets, par suite de sa belle carrière brisée.

Benjamin Sulte

NOS GRAVURES

SIR CHARLES TUPPER

Né à Amherst (Nouvelle-Ecosse), le 2 juillet 1821, a fait ses études au collège Acadia et fut reçu médecin en 1843. Marié en 1846 à Miss Francis Morse de Amherst.

A été membre du Conseil Exécutif et Secrétaire Provincial de 1857 à 1860 et de 1863 à 1867; premier ministre de la Nouvelle-Ecosse en 1864 jusqu'en 1867.

Président du bureau interprovincial des chemins de fer en 1868, membre du Conseil Privé en 1872, ministre des Travaux Publics en 1878, ministre des chemins de fer et des canaux en 1879, haut commissaire canadien à Londres en 1882.

Sir Tupper vient d'être nommé membre de la Commission des Pêcheries qui va siéger à Washington.

FRANCESCO CRISPI

L'homme d'Etat dont nous publions aujourd'hui le portrait, cette tête fine et audacieuse de vieillard encore vert, ce ministre qui occupe en ce moment toute l'Europe par l'entrevue qu'il a su se ménager avec M. de Bismarck, a débuté dans la vie politique en irrégulier, en insurgé, en compagnon d'armes de Garibaldi!

François Crispi, Sicilien, né à Palerme en 1819, avocat dans cette ville, fut du nombre de cette fameuse bande des Mille qui, débarquant audacieusement à Marsala, engagèrent la lutte à leurs risques et périls contre les Bourbons de Naples, finirent par arracher la Sicile au roi Ferdinand et en firent cadeau à la maison de Savoie.

Depuis cet épisode de jeunesse, M. Crispi, rentré d'abord au barreau, fut nommé député de Palerme à la Chambre de Rome. Il étonna ses collègues par sa façon méridionale, son radicalisme fougueux et sa ténacité à défendre les intérêts de ses électeurs.

Passons. M. Crispi s'étant posé en ennemi de la libération de l'Italie, il fut dorénavant *il misogallo Crispi*. Un accident, le massacre d'un chef de troupe italien par les Abyssiniens, à Massaouah

(Afrique), mit, en minorité, le printemps dernier, le cabinet que présidait M. Depretis.

Dans l'administration que celui-ci fut chargé de reconstituer, M. Crispi entra en qualité de ministre des affaires étrangères; puis M. Depretis étant mort, M. Crispi fut chargé de la présidence du Conseil. Il arrivait au pouvoir avec un programme de politique étrangère bien défini, dicté par des discours sur lesquels il n'y avait pas à revenir. M. Crispi était l'homme de l'alliance avec l'Allemagne et l'Autriche. Ainsi lui a-t-il été donné de consommer ouvertement cet accord.

Ce radical est un ennemi acharné de la France.

LE GÉNÉRAL CAFFAREL

Une douloureuse émotion s'est emparée de toute la France, à la nouvelle de l'incarcération d'un général, sous-chef d'état-major au ministère de la guerre, accusé de vendre des croix de la Légion d'honneur, et sous la prévention d'escroqueries, d'abus de confiance, etc. Et cette action n'a fait que s'accroître lorsqu'on a vu dans quel monde ce malheureux officier était tombé, monde de proxénètes, de rastaquouères, de barons allemands, de courtiers cosmopolites affublés de faux noms, d'agents d'affaires véreux, de courtiers en poudres dentifrices. Cet homme, qui n'a pas eu le courage de demander à la mort le silence sur la honte qui couvre aujourd'hui un nom militaire respecté et honoré, a été incarcéré, et tous ses complices l'ont rejoint en prison ou ils sont étroitement surveillés. La justice instruit en ce moment ce procès qui deviendra tristement célèbre.

Le général de Caffarel a cinquante-huit ans. Entré à Saint-Cyr en 1848, promu sous-lieutenant en 1850, lieutenant en 1853, capitaine en 1855, chef de bataillon en 1867, lieutenant-colonel en 1875, colonel en 1878, général de brigade en 1884. Avant d'être appelé au ministère de la guerre, le général Caffarel était chef d'état-major du 5^e corps d'armée à Orléans.

Cet officier général a été officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon III.

Il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1886, par le général Boulanger et, le 12 mars 1887, il était nommé aux fonctions de sous-chef d'état-major général au ministère de la guerre.

L'ENTRÉE AU COUVENT

La scène est simple et familière, et la jeune artiste qui l'a composée en a rendu les moindres détails avec des qualités de sincérité et d'observation fort remarquable.

Dans le parloir, sévère et froid, une famille se sépare. Les parents dissimulent leur émotion de leur mieux, en remettant à la garde d'une religieuse, la mère supérieure sans doute, trois fillettes, dont les regrets et le chagrin se traduisent d'une façon différente et très curieusement opposée dans sa variété.

La plus grande s'efforce d'être digne, elle se raidit pour ne pas pleurer, mais l'on sent les larmes qui montent, et un rien les fera déborder; la cadette, anéantie, est sous le coup d'un désespoir muet qui paraît l'accabler; ses yeux sont fixés vers la terre avec la morne expression des chagrins sans remède; enfin, la plus jeune sanglote franchement, en cachant son visage dans les plis de la jupe de la prieure, et la bonne mère pense que ces douleurs d'enfant seront passagères et que le moindre rayon tarira bien vite la source amère des larmes dans ces jeunes yeux.

Cette scène intime a fourni à Mlle Rongier le motif de la charmante toile qui a été exposée au dernier Salon, et à laquelle nous donnons aujourd'hui l'hospitalité. Nos lecteurs auront sans doute plaisir à en détailler tout le mérite et toute la grâce.

Les hommes qui montent vite prennent aisément le vertige.—LAMARTINE.

La femme, pourvue d'une instruction solide prend, à chaque époque de sa vie, le maintien qui lui convient, une année de plus, une prétention de moins, et conserve jusqu'à la vieillesse les grâces de son âge et l'estime de tous.—Mme CAMPAN.



BEAUX-ARTS. — L'ENTRÉE AU COUVENT. — (TABLEAU DE M^{LE} JEANNE RONCHER)

J. A. N. PROVENCHER

Ne ne veux pas y croire ! Lui, si fort, si robuste, si gai, si causeur, si remuant, lui l'homme d'esprit par excellence, l'écrivain distingué et correct, le journaliste sans fiel, ni haine, l'ami si dévoué, plein de cœur et de mots encourageants, cet appui des jeunes, lui toujours jeune et toujours brillant...

Il est tombé.

Le hasard m'amenant sur le bord du fleuve, involontairement je cherchais cette figure si connue que je rencontrais toujours, cet excellent homme qui ne rêvait que voyages et qui, pour se consoler de ne pouvoir satisfaire ses goûts, venait lire à la poupe des navires les noms qui lui rappelaient tant de voyages et le transportaient vers les rives qu'il aurait voulu visiter.

Il n'y était pas...

Aujourd'hui, j'ai parcouru les journaux français de la province, j'ai vu des proses diverses, j'ai lu maints articles, j'ai cherché une étude sérieuse, j'ai voulu trouver une idée, une pensée j'ai fouillé partout pour saisir une étincelle de ce gracieux écrivain et de ce profond penseur...

Il n'avait pas écrit...

Ce soir encore, on parlait de lui, on rappelait ses bons mots, ses polémiques modérées, son respect des personnes, sa supériorité incontestable, son esprit, sa gaieté, ses enthousiasmes, son entraînement, et nous l'attendions.

Il n'est pas venu...

Tous les jours, cependant, on le voyait à heure fixe promener ses rêveries et ses pensées gaies ou sérieuses, un peu partout, là où le hasard le menait, observant, pensant, réfléchissant, casant tout dans sa mémoire prodigieuse, distrait parfois, souriant tous les jours.

Nous ne le verrons plus....

Il est tombé frappé de cette brusque, lâche et cruelle maladie, qui ne pardonne pas, la cirrose de foie, ou plutôt, il est mort de ce qui fesait sa vie, du journalisme...

Un écrivain a bien défini le journaliste et le supplice qu'il endure :

" Il est brillant, applaudi, triomphant... mais il ne vit jamais plus d'un jour à la fois, et encore ! Sa victoire d'hier est oubliée, sa victoire d'aujourd'hui est contestée, et il ne sait pas ce qu'il fera demain. Tous les jours il assiste à un peu de sa mort. On ne lui tient compte d'aucun effort passé ; tout cela ne signifie plus rien. Un pur-sang réformé, après avoir été acclamé au Derby, sera forcé, pour vivre, de s'atteler à un ignoble fiacre. S'il dit : " Je courais bien autrefois," on ne l'écoute guère (cela importe si peu), et même on ne le croit pas. Et puis, si bien doué qu'il soit, si longtemps qu'il demeure sur la brèche, si inépuisable que paraisse son arsenal, il sait bien, lui, le tourment qui le ronge.

" Il ne peut arriver à se recueillir ; l'œuvre de longue haleine lui est interdite ; il ne peut se concentrer, sa destinée est de se répandre. A ce métier, il se brûle et s'use. La flamme qui le fait vivre le dévore en même temps.

" Si par malheur la crampe crispe ses doigts ou si la fatigue paralyse son cerveau, il est fini. Qu'il soit seulement un peu défaillant, il est déprécié. Il n'a pas le droit d'être fatigué, il ne connaît point de retraite. De tous les métiers que font les hommes pour vivre, celui-ci est celui qui connaît le plus la crainte du lendemain.

" Cela, c'est le supplice du journaliste qui a la

force de lutter et qui est parvenu à se faire sa place."

Né à Nicolet en janvier 1843, J. A. Norbert Provencher fit ses études au collège de cette ville et fut un des plus brillants élèves de cette institution. Il en sortit à seize ans, après avoir terminé son cours à l'âge où bien des élèves le commencent.

A dix-sept ans à peine, il fit ses débuts dans le journalisme et fonda la *Sentinelle*, de Trois-Rivières, qui vécut quelques mois, mais si courte que fut son existence, elle fut signalée cependant d'une manière assez remarquable, car les articles de Provencher "sur la constitution anglaise" attirèrent l'attention du public et furent reproduits par les journaux de Londres.

Si la *Sentinelle* fit bonne garde, elle n'enrichit pas son rédacteur, et ce n'est qu'à force de prodiges et de combinaisons financières qu'il put payer ses typographes, dont le plus âgé n'avait guère plus de seize ans. Deux d'entre eux, MM. Trefflé Cormier et Urbain Lafontaine, actuellement à Montréal, rappelaient souvent ces commentements difficiles à leur ancien chef, et Provencher aimait ces vieux souvenirs.



J. A. N. PROVENCHER, DÉCÉDÉ LE 28 OCTOBRE 1887.—(Dessin de L. Ledieu)

Mais il était alors à l'aurore de la vie, il avait l'avenir devant lui, l'avenir et ses promesses dorées.

Après être resté quelque temps à la maison paternelle, Provencher se décida à étudier le droit—qu'il connaissait déjà—car à dix-huit ans, il avait lu Lagrange, Pothier, Trolong, Mercadet et une foule d'autres auteurs, pour se reposer des études qu'il faisait des écrivains classiques français et anglais. En 1863, il entra à la *Minerve* comme rédacteur de nuit, alors que le regretté Evariste Gélinas (Carl Tom) était rédacteur en chef de ce journal. L'année suivante, il prit la place de Gélinas et à vingt-et-un ans à peine, il dirigeait le journal le plus sérieux alors du Canada.

A son arrivée, les amis de la *Minerve*, en voyant ce grand et gros garçon, à la tête étrange, aux mains d'hercule, mal habillé, épais d'allures, et à la chevelure énorme, taillée en broussailles, se demandaient ce que pouvait bien venir faire dans un bureau de rédaction ce paysan du Danube, qui semblait plutôt bâti pour tenir la charrue que la

plume, mais ils comprirent bientôt que si l'enveloppe était rude, l'esprit qu'elle contenait était d'une remarquable délicatesse.

Provencher n'écrivait pas longuement, parce qu'il savait écrire et penser, et qu'il était de l'avis d'Emile de Girardin qu'un article ne doit jamais dépasser cinquante lignes.

Ses articles étaient courts, parce qu'avant de les écrire, il étudiait son sujet et qu'il ne disait que ce qu'il fallait dire pour être clair.

Il en est un peu du style du journaliste comme de l'art oratoire ; ce sont les tonneaux vides qui rendent le plus de son et qui résonnent le plus longtemps.

Quelqu'un a écrit : " Le journalisme mène à tout, pourvu qu'on en sorte." Provencher voulut en sortir pour entrer dans la politique active, et c'est en 1869 qu'il quitta la *Minerve* pour se présenter dans le comté d'Yamaska. L'élection dura deux jours ; à la fin de la première journée, il avait une majorité que son adversaire ne pouvait annuler, son élection était certaine... On la lui vola pendant la nuit...

C'est alors qu'il fut choisi pour remplir les fonctions de secrétaire provincial à Manitoba, mais cette province était alors en ébullition, et M. McDougall, qu'il accompagnait, ne put jamais atteindre le but de son voyage.

Il reçut l'ordre d'attendre à Pembina, puis à Saint-Paul, la fin des troubles.

Quand la paix fut rétablie, on l'oublia.

Avant de partir pour le Manitoba, Provencher, qui était très aimé à Montréal, fut l'objet d'une démonstration dont le souvenir veille encore dans la mémoire de nombre de nos concitoyens.

On lui offrit un grand banquet, au restaurant Gianelli, situé alors sur la Place-d'Armes, banquet qui fut présidé par l'hon. M. Starnes. Ce fut l'un des plus joyeux dîners que l'on ait vus, une fête de l'esprit dont on parle encore. On y vit réunis : Napoléon Davernay, A. N. Montpetit, Benjamin Sulte, Auguste Achintre, Gonzalve Dautre, Charles Boyer, Elzéar Labelle, Charles Ouimet, Ludger Labelle, Oscar Dunn, Michael Kelly, Wilfrid Marchand, et une foule d'autres dont les noms m'échappent.

Les discours furent éblouissants.

Plus tard, en 1872, Provencher fut envoyé à Paris, en qualité d'agent d'émigration, et il y resta un an et demi environ. Il se lia avec la plupart des hommes de lettres

et nombre d'artistes et y continua ses études multiples.

Son esprit d'observation l'attirait vers les beaux arts, qu'il comprenait et qu'il aimait, comme toutes les natures d'élite, et bien qu'il fut incapable de faire un nez, il était excellent juge en peinture et en dessin. Je suis allé bien des fois avec lui à l'*Art Gallery*, et son jugement sûr, ses réflexions nettes et justes m'étonnaient toujours. Parfois aussi, car je l'ai beaucoup vu pendant les dernières années de sa vie, nous allions fouiller chez les marchands de bric-à-brac et dans les magasins d'encan, et un de ses grands plaisirs était de découvrir une bonne peinture, une gravure de prix ou un vieux livre rare, car il était bouquiniste passionné.

Il aimait peu la musique cependant, cet art, qui agit plus sur les nerfs que sur l'esprit et le cœur, le laissait très froid, et on le vit plus souvent à Paris dans les bibliothèques et les musées, qu'à l'opéra ou aux concerts.

Rappelé au Canada en 1873, le gouvernement

le nomma surintendant des affaires des sauvages au Manitoba et il reprit la route de Winnipeg où il arriva cette fois sans encombre.

Il resta dans l'Ouest jusqu'en 1880 et revint à Montréal.

Cette absence de dix ans lui ménageait plus d'une triste surprise. Plus d'un de ses amis avait disparu, le journalisme avait changé, et là comme ailleurs, le plus habile et non le plus capable occupait souvent la meilleure place.

Cependant, il fallait vivre et c'est alors qu'il revint à la *Minerve*, où sa rentrée fut vite signalée par la supériorité de ses articles et de ses études politiques, mais s'il reprit le premier rang parmi les journalistes, il ne toucha point les meilleurs appointements.

Quand le *Monde* changea de mains, après la mort de M. Houde, Provencher prit la direction politique de ce journal, puis celle de la *Presse* qui arriva du premier bond à la tête de tous les journaux français du Canada.

C'est là que le mal est venu le surprendre, mal sans espoir qui l'abattit en quelques mois, alors qu'il était dans toute la maturité de son talent et qu'il allait peut-être recueillir le fruit de ses travaux et que ses projets allaient se réaliser.

Mais la mort l'a foudroyé à quarante-cinq ans à peine.

Il n'eut venir en homme qui a pensé souvent à sa visite et il l'a reçue en bon catholique. Plusieurs l'ont pris pour un sceptique, ils se trompaient, Provencher ne l'était nullement, mais il avait cette faiblesse de vouloir passer pour un esprit fort, quitte à se moquer ensuite de ceux qui se laissaient prendre au piège.

D'aucuns se sont étonnés qu'il n'ait pas laissé de fortune, mais ceux-là ignorent que le métier de journaliste donne à ceux qui ont le courage de le choisir ou à ceux que les circonstances contraignent de le subir, "les loisirs d'un prince et le salaire d'un ouvrier." Il ouvre la porte à toutes les ambitions, mais il satisfait plus souvent celles des autres que du journalisme lui-même.

Maintenant qu'il a laissé tomber sa plume, qui va la prendre ?

Aucun journaliste militant de Montréal n'est de taille à la tenir, nous avons des directeurs, c'est-à-dire des faiseurs de journaux, nous avons peu de journalistes.

Provencher était le dernier de la génération des Dansereau, des Decelles et des Dunn.

LÉON LEDIEU.

HISTOIRE D'UN TOURTEREAU ET D'UNE TOURTERELLE



Voilà qu'en dise les pessimistes, il y a encore dans Paris beaucoup de candeur et d'innocence. Cette histoire va le prouver.

En ces derniers temps, habitait, au dernier étage d'une maison du passage Saulnier, un beau garçon de vingt-quatre ans, ouvrier graveur sur cuivre de son état, réputé très habile et gagnant plus de vingt francs par jour. Le matin, à huit heures, il se rendait à son atelier et ne rentrait le soir qu'après son dîner. Il achevait sa soirée à ranger sa chambre et à passer en revue les gravures et les petits bibelots de modeste valeur qu'il collectionnait. Henri, c'était son nom, allait rarement au spectacle et ne mettait jamais les pieds dans les cafés. Le matin, il arrosait les fleurs placées dans une jardinière, sur sa fenêtre.

Dans la maison située en face de la sienne, habitait, au même étage, une jeune fille de dix-huit ans, fraîche comme une rose et jolie comme un cœur. Blanche, c'était son nom, était corsetière et gagnait de fort belles journées.

Le matin, à la même heure qu'Henri, elle se rendait à son atelier, ce qui explique pourquoi ces deux jeunes gens se rencontraient tous les jours et ne tardèrent pas à se remarquer.

Il y avait un mois qu'ils échangeaient des regards bien significatifs, lorsque Henri, tout rouge d'émotion, osa aborder Blanche, et, en sa qualité de voisin, lui demanda des nouvelles de sa santé. Peu à peu l'intimité s'établit, et il était facile de deviner qu'ils étaient devenus amoureux l'un de l'autre. Mais ils n'osaient se le dire et conser-

vaient un secret qu'on ne pourrait comparer qu'à celui de Polichinelle.

Ils devaient se borner, le matin, à l'heure du départ, à se dire bonjour et à faire quelques pas ensemble, parce que l'un et l'autre avaient à se rendre à l'atelier. Mais le soir, protégés par la brume, ils s'arrangeaient de façon à rentrer ensemble et à stationner quelque temps avant de demander le cordon.

Ils étaient timides et innocents autant l'un que l'autre. Henri demandait à Blanche de quelle façon, rentrée dans sa chambre, elle terminait sa soirée. Elle lui répondait qu'elle lisait et qu'elle venait de dévorer *Estelle et Némorin*, de M. de Florian qu'en cet instant, elle commençait la *Jeune sibérienne*, de Xaxier de Maistre, et qu'ensuite, elle aborderait *Mathilde*, de Mme Cottin, puis les *Lépreux de la cité d'Aoste*, du même Xavier de Maistre. Mais, quant à entamer le chapitre de l'amour, bien que tous deux en mourussent d'envie, ils n'avaient point assez de courage pour cela. Ils se quittaient, et, rentrés dans leurs chambres, constataient avec regret qu'ils ne s'étaient rien dit.

Tout s'u e et s'épousse en ce monde, même la candeur et la timidité. Henri, installé à sa fenêtre, voyait dans la chambre de Blanche et soupirait en la regardant, regrettant de ne pouvoir lui offrir les roses de sa jardinière. Elle de son côté, souriait, entendait ses soupirs et en était ravie. Mais, au bout d'une heure, il fallait fermer la fenêtre et se coucher. Alors, par geste, il se souhaitaient le bonsoir.

Un soir, Henri, s'armant de courage et fort de ses bonnes intentions, résolut d'avouer à Blanche qu'il l'aimait et qu'il était prêt à l'épouser. La jeune fille rougit en entendant ces paroles qui l'enchantèrent et répondaient si bien au souhait de son cœur.

—Plus tard, dit-elle à Henri, nous verrons.

—Mais quand, répondit-il, et qu'entendez-vous par plus tard ?

Et ils se séparèrent enchantés des doux aveux qu'ils s'étaient faits.

Henri passa une nuit très agitée. Il lui tardait de revoir Blanche et de lui faire part de son projet.

—Vous m'avez dit plus tard, mademoiselle Blanche ; eh bien, voici ce que je vous propose. Je vais poser à ma fenêtre une corde qui s'en ira rejoindre la vôtre, je planterai une clématite dont les branches s'étendront le long de cette corde ; de votre côté, vous ferez la même chose, et, quand les branches de ces deux plantes se rejoindront, alors nous nous marierons. Cela vous va-t-il ?

—Accepté de grand cœur, dit Blanche.

Dès le lendemain, la corde fut tendue et les deux plantes accrochées après elle.

A partir de cet instant, ces deux amoureux se voyaient toujours le matin au départ et le soir au retour et, de chez eux, suivaient avec anxiété les progrès de la végétation et essayaient de calculer combien il faudrait de temps pour que les deux pousses se rencontrassent, puisqu'à ce moment-là leurs deux cœurs devaient se posséder.

Blanche remarquait, non sans un certain chagrin, que sa clématite avançait bien plus vite que celle d'Henri. Elle lui en fit des reproches, disant que cela signifiait qu'elle l'aimait plus qu'il ne l'aimait, argument qu'Henri ne savait comment réfuter.

Dans son chagrin, il s'en alla consulter un jardinier et lui demander de quelle façon il pourrait activer la végétation de la clématite plantée dans son étage. Le jardinier lui indiqua un certain terreau qui, le jour même, fut apporté.

Au bout de huit jours, le remède opéra, et la clématite, s'allongeant, sembla vouloir réparer le temps perdu.

Déjà les deux tiges n'étaient plus séparées que par une petite distance. Encore un petit effort, et il y avait jonction sur la corde et jonction des deux cœurs.

Mais, pour son malheur, Blanche était trop belle et avait la langue un peu trop longue. Ne s'était-elle pas avisée de raconter à ses camarades, dans l'atelier, l'histoire de la corde et des deux branches dont la rencontre devait donner le signal du don de son cœur à un beau jeune homme qu'elle aimait ?

Ces petites bavardes répétèrent ce qu'elles avaient appris au fils de la corsetière, qui, depuis plus de six mois, était amoureux de Blanche. Ce jeune vaurien, moyennant deux pièces d'or qu'il mit dans la main du concierge, fut autorisé, pendant qu'Henri était à son atelier, à entrer dans sa chambre sous prétexte de la louer. Une fois introduit, il avait tiré de sa poche un sécateur et avait coupé la clématite à sa sortie de terre.

Au bout de deux jours, non seulement la clématite ne poussait plus, ne faisait pas de progrès, mais se fanait, perdait ses feuilles et paraissait toute rabougrie.

Henri, désolé, inspecta sa plante avec autant de sollicitude qu'une mère qui tâte son enfant pour s'assurer qu'il n'est pas malade, et tput constater la mutilation dont elle avait été victime. Il courut tout éploré vers Blanche et lui apprit, grâce à l'enquête à laquelle il s'était livré, le nom du misérable auteur de ce forfait.

En apprenant ce nom, Blanche bondit d'indignation et dit à Henri :

—Rien ne m'étonne du fils de ma patronne, c'est un enjôleur, un mauvais sujet qui me fait horreur, je tremble quand il s'approche de moi.

—Mais objecta Henri, sans cet accident, les deux tiges s'entrecroisaient. Entrecroisons nos cœurs. Je suis, je vous le jure, épris de vous, mademoiselle Blanche, et je vous apporte le contentement de mes parents.

Un mois après, Blanche épousait Henri, et, dans le passage Saulnier, un écriteau annonçait comme à louer les chambres dans lesquelles ces deux tourtereaux s'étaient si chastement aimés.

En cherchant bien, que de romans semblables on découvrirait dans Paris !

GUSTAVE CLAUDIN.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois D'OCTOBRE, a eu lieu le 5 NOVEMBRE dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No. 10,121.....	\$50
2e prix,	No. 26,206.....	25
3e prix,	No. 15,153.....	15
4e prix,	No. 1,468.....	10
5e prix,	No. 7,715.....	5
6e prix,	No. 26,547.....	4
7e prix,	No. 27,052.....	3
8e prix,	No. 30,700.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

267	6,600	15,520	21,249	27,212	33,106
699	6,723	15,774	22,540	27,439	33,262
708	7,102	17,386	23,131	28,439	33,377
714	7,392	17,992	23,443	28,840	34,099
1,026	7,454	18,029	24,552	28,954	34,891
1,156	8,491	18,761	24,574	29,038	35,137
1,247	10,202	18,772	24,691	29,229	35,710
2,619	10,522	19,373	25,510	29,454	35,846
3,581	11,348	20,399	25,665	29,869	36,732
4,441	11,718	20,487	25,935	30,674	36,779
4,851	11,754	20,542	26,338	31,227	37,239
4,880	13,149	20,610	26,422	32,045	38,600
5,607	13,366	20,682	26,813	26,382	39,145
6,010	13,447	20,714	28,845	32,655	39,574
6,188	14,918				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'octobre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

Le succès constant de l'*Illustrated London News* (édition Américaine) ne peut surprendre personne quand on considère la matière d'un seul numéro. Le prix n'en est que de dix cents. En vente chez tous les marchands, le bureau à New-York est dans le Bloc Potter.

LA MODE PRATIQUE

MODES DE SAISON

Le chapeau.—Il faut convenir que nous sommes bien peu logiques quand nous portons le chapeau dit : *ronde* en été, et la capote en hiver. Le premier touche et cache le front qu'il tient très chaud ; la seconde couronne à peine le sommet de la tête qu'elle expose à tous les vents. De là, quantités de névralgies, d'autant qu'on choisit tout justement pour passer de l'un à l'autre l'époque de l'année où le froid se décide. On fera donc sagement de prendre, avant les gelées, le chapeau dit : *fermé* (probablement parce qu'il est absolument ouvert), afin de s'habituer à la transition avant les grandes rigueurs de l'hiver.

Les capotes sont toujours petites et coquettes, un peu pointues sans exagération. J'en cite quelques-unes comme types : d'abord celles en drap uni ou légèrement brodé d'un petit motif en soie, simplement ornées d'une crête découpée dans l'étoffe ; puis le même genre, habillé, en drap blanc pailleté d'or avec bord de velours noir ; une autre toute coulissée en satin rouge, blason avec aile et brides noires ; plusieurs très élégantes en dentelles brodées d'acier ; enfin une ravissante en velours chaudron très foncé garnie de chantilly imité avec bouquet en aigrette de beaux chrysanthèmes blancs, largement épanouis.

En autres genres, le *trianon* gardera la faveur. Il est modéré dans ses dimensions et se fait en velours ou feutre, empanaché de plumes d'autruche, ou, plus simplement, de grosses coques de rubans. L'écharpe, partant de l'arrière pour s'enrouler autour du cou, est très gracieusement hivernale. Puis toujours des toques de toutes façons, en toutes étoffes, en plumes lisses ou en fourrure, surtout en astrakan.

Enfin, comme complètement d'élégance, un grand luxe d'épingles pour piquer dans le chapeau. On en fait d'assez riches pour être offertes, même en cadeau de mariage.

COUSINE JEANNE.

USAGES ET COUTUMES

LE MARIAGE EN FRANCE

Si le mariage précède la bénédiction nuptiale d'un jour ou deux, la mariée s'habille, pour la mairie, d'un élégant, mais simple costume de ville de son trousseau ; le marié, les témoins, etc., portent la redingote.

Il ne nous appartient pas de donner notre avis sur la virginale toilette que l'épousée revêt pour la cérémonie religieuse, mais nous devons dire que le marié, les garçons d'honneur et le père de la mariée, ne peuvent, en ce jour, se dispenser de l'habit, qui n'est pas de rigueur pour les autres hommes du cortège.

L'ordre de ce cortège s'arrange dans le salon de la mère de la mariée, où tous les invités "aux noces" se réunissent. Le marié y précède tout le monde, l'épousée ne paraît qu'au dernier moment. Elle entre à l'église au bras de son père, de son tuteur ou du chef de sa famille. Elle est immédiatement suivie de ses demoiselles d'honneur et des jeunes gens "qui les mènent" comme on disait autrefois. Sa mère vient après conduite par le marié. Les autres personnes s'a-

vancent par priorité de parenté, puis d'âge : la mère du marié avec un oncle de la mariée ; le père du marié avec une tante ou une sœur aînée de la mariée ; dans le même esprit, on associe toujours un membre de la famille du marié à un membre de la famille de la mariée, en alternant les sexes.

Depuis quelque temps, on fait une charmante addition au cortège : toute mariée à ses pages, comme un marquis de Molière. Ce sont des garçons de l'une ou de l'autre famille habillés avec une élégance fantaisiste. Ils sont chargés de porter le livre, le bouquet de l'épousée ; quelques-uns, bien avisés, vont jusqu'à écarter, dégager son voile, quand les circonstances l'exigent, ils se tiennent, en conséquence, au plus près de la mariée.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

LE HOQUET

Symptômes.— Cette secousse convulsive de la poitrine avec un petit bruit de la gorge se montre souvent chez les enfants à la mamelle, chez des personnes après un repas copieux, pendant l'ivresse, etc. Une gorgée de liquide avalée de travers suffit quelquefois pour produire le hoquet. On le rencontre aussi dans quelques maladies du bas-ventre et de la vessie. Cet accident est ordinairement léger et de courte durée, mais on l'a vu se prolonger quelquefois pendant des journées, des mois et même des années.

En attendant le médecin.— Une surprise, une frayeur, une distraction très forte, la suspension de la respiration, de l'eau bien froide avalée par gorgée, une constriction très forte autour du poignet, avec la main où avec un ruban, quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre ou dans un peu d'eau sucrée suffisent la plupart du temps à faire disparaître le hoquet.

LE BON CONSEILLER.

CONNAISSANCES UTILES

Pigeon à la parisienne.— Désossez votre pigeon comme pour galantine, farcissez-le avec une farce de veau bien assaisonnée ; ensuite bridez-le donnez-lui sa forme première, bardez et faites braiser. Garnissez d'un toullouse avec son fond réduit.

Beignets.— On donne ce nom à une sorte de pâtisserie que l'on fait frire soit au saindoux, soit au beurre, soit à l'huile. On peut varier à l'infini la composition des beignets, dont la pâte se confectionne de différentes manières.

Recette contre...— ne vous froissez pas, cher lecteur, ni vous surtout, charmante lectrice — recette contre la mauvaise haleine : Café en poudre, 100 grammes ; charbon végétal porphyrisé, 30 grammes ; sucre, 30 grammes ; vanille, 4 grammes ; mucilage de gomme, quantité suffisante pour amalgamer le mélange. Faites des pastilles de 1 gramme chacune à prendre à la dose de six ou huit par jour.

—L'empereur d'Allemagne est gravement malade.

La Grande Vente de la Faillite

—DE—

TREMBLAY & LALONDE

A LIEU MAINTENANT

Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

VENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1793—RUE NOTRE-DAME—1793

MEURS CHINOISES

La plus haute ambition d'un Chinois est d'avoir un beau cercueil et de splendides funérailles.

Les vieilles femmes, au lieu des jeunes, sont les idoles de la société.

En Chine, on ne fait l'amour que trois jours avant le mariage. On considère que c'est la manière la plus sûre de couper l'herbe sous les pieds d'un rival, et d'avoir une femme sans perdre beaucoup de temps.

L'intimité entre les personnes des deux sexes est un empêchement au mariage. Voilà pourquoi il est très rare qu'un homme prenne son épouse dans le lieu où il demeure.

Un homme qui a un fils peut trouver de l'argent à emprunter, parce que les fils sont responsables des dettes du père pendant trois générations ; mais personne ne prêterait un sou à un homme qui n'a que des filles, parce que ces dernières ne sont responsables que des dettes de leurs époux.

Quand un Chinois en rencontre un autre, il se prend les mains, les secoue, les serre et se couvre la tête. S'ils sont de grands amis, et qu'il ne se sont pas vus depuis longtemps, après s'être mutuellement frotté les mains, ils se frottent les épaules jusqu'à ce qu'ils soient fatigués. Au lieu de se demander des nouvelles de leur santé, ils disent : "Avez-vous bien mangé votre riz ? Où allez-vous ? Quel âge avez-vous ? Combien avez-vous payé vos souliers ?"

Les hommes sont vêtus de longs jupons, et portent l'évantaïl, pendant que les femmes mettent des jaquettes courtes et portent la canne.

Les bateaux sont traînés par des chevaux et les voitures vont à la voile.

Les vieillards jouent à la boule et au cerf-volant, et les jeunes gens se croisent les bras et les regardent faire.

Si un Chinois veut la mort d'un ennemi, il va se pendre à sa porte. C'est un sûr moyen de ne pas le tuer mais de mettre les membres de sa famille dans un danger perpétuel de mort.

Quand un Chinois veut garder un ami à dîner, il ne le lui demande pas ; mais quand il ne désire pas qu'il reste, il lui dit : "Je vous en prie, restez à dîner avec moi !" Le visiteur sait alors à quoi s'en tenir.

Les domestiques des gens riches ne sont pas payés, et c'est à qui pourra se placer chez eux, tandis que ceux de la classe moyenne ont de

gros salaires. Cependant, ceux des classes riches gagnent beaucoup plus.

Quand un Chinois s'attend à recevoir un présent qui ne vient pas, il en envoie un de moindre valeur.

Pour encourager les commis, et autres employés de commerce, on leur donne un pourcentage annuel en sus de leur salaire.

En un mot, tout ce qui se fait de la main droite par des gens civilisés, le Chinois le fait de la main gauche.

CHOSSES ET AUTRES

—En 1886, le Canada a exporté aux Etats-Unis 12,708,883 douzaines d'œufs, représentant une valeur de \$2,280,000.

—Désormais, toute personne emportant avec elle ses présents de noces aux Etats-Unis, devra payer la douane sur leur valeur.

—Toujours le jeu des différences. Il en existe une notable entre les femmes et les pianos : Un piano *raisonne* quand on le touche ; quand on touche une femme, elle ne *raisonne* plus.

—L'Europe produit 651,000 tonnes de beurre, et en consomme 681,000, la consommation étant de 30,000 au-dessus de la production. Les Etats-Unis et le Canada en produisent 404,000 tonnes et en dépensent 374,000 tonnes, ce qui donne 30,000 tonnes pour l'exportation.

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. LeFebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,

Depuis près de quinze mois je souffrais de maladie de cœur, indigestion, éréthisme, faiblesse, maux de tête, etc. J'employai en vain tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon et suis complètement guéri.

Votre etc.

Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B. — La Cie d'eau St-Léon a maintenant son dépôt Centra. au No 51, Carté Victoria. Tel 454.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 318.—CHARADE—SONNET

D'un grand peuplier,
Sous l'écorce dure ;
Dans la chair impure
Qu'on jette au charnier.

Dans le fin gravier
De l'eau qui murmure ;
Dans la pomme mure
Cherchez mon premier.

Une forte brise
Agite ou bien brise
Quelquefois mon Deux.

A l'aspect d'un gouffre,
Quand on est nerveux,
De mon Tout on souffre.

No 319.—ENIGME

Quel est le fruit dangereux pour les poissons ?

SOLUTIONS :

No 314.—Les mots sont : Naif et Fin.

No 315.—Le passage de la mer Rouge.

No 316.—Le mot est : Blé

No 317.— Le fort assiégé et le perdreau sont bombardés (*bons bardés*), le navire et le maronniers ont leurs coques et leurs marrons (mâts ronds), on trouve sur un damier des dames qui ne parlent pas, et au dessus de Dieu, le Français doit placer un point sur l'i.

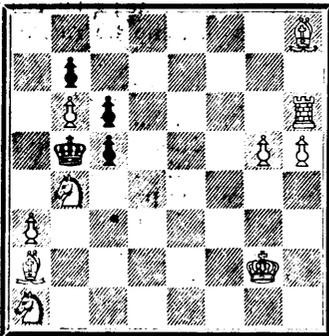
ONT DEVINÉ :

Joseph Masson, Joseph Bratigam, Grosse Isle ; Alfred Alarie, Lévis ; Mme A. C. Beach, Watertown, N. Y. ; Chs Leblanc, Ste-Cunégonde ; A. N. Boulais, Lowell, Mass. ; P. Lamalice, J. E. Bélair, Mlle Florentine Duquette, Mlle Adelia Soucy, Philippe Lamalice, jr., A. Lafortune, Mlle Mary Therrien, Mlle Lædiya Depocas, Montréal ; C. H. Ouellet, Mlle Laure B., Jos. Dagenais, Onésime Vezina, Honore Côté, A. Pettigrew, A. Barbeau, Alphonse Morency, Eugène Saint-Pierre, Philippe LeBel, Almanor L. B., Mlle Marie-Louise Huard, Québec ; Mlle Eugénie Ging-Mars, Mlle Rosanna Lemieux, Médéric Lafontaine, Aldéric Lemieux, Montréal ; Cédric Fortier, Lévis, Sphinx, Valleyfield ; S. Legris, Trois-Rivières.

LES ÉCHECS

PROBLÈMES JU MEAUX

Composé par M. J. C. Roneyn, France
PREMIÈRE POSITION
Noirs—3 pièces



BLANCS.—10 pièces
Les Blancs font mat en 4 coups

DEUXIÈME POSITION

Ne diffère de la première que par le déplacement du Pion Blanc à 5e T R, poussé obliquement à la case 6e C ; cette simple modification donne un problème tout différent, également en 4 coups.

Solution du problème qui a paru dans le No 181 du MONDE ILLUSTRÉ

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs</i>
1 D 5e R	1 R pr. P
2 D 5e D, échec	2 R pr. D
3 F 3e C D, échec et mat.	
	1 C 6e F D
2 D 4e D, échec	2 C pr. D
3 C 5e R, échec et mat.	

Et autres variantes.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK.

\$30,000
De Marchandises d'Automne vendues a prix réduits ! !

SPÉCIALITÉ :

Étoffes à Manteaux dans les plus riches tissus.
Trousseaux, Draps et Tricotés dans les finis les plus fashionnables.
Mantes et Étoffes à Robes dans les plus hautes nouveautés.
Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, Rouleaux pour Rideaux, etc.,
Dans les meilleures qualités et les goûts les plus nouveaux

A LA NOUVELLE MAISON

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL



Wm. KING & CIE.,

FABRICANTS DE

Membles unis et de goût, sommiers matelas, etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

—AU—

NO 652, RUE CRAIG, MONTREAL

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycérine, Collefortes.
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(SOCIÉTÉ DES SŒURS) MONTREAL

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières : Fonthill, Ont. Etablies en 1842, 465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

C. ROBERT & CIE.,

Chapelier Manchonnier

NO. 61 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Les plus hauts prix sont payés à cet établissement pour les peaux crues.
Toutes sortes de Chapeaux, Casques et Fourrures réparés à bas prix.

Allez à l'Enseigne du Chapeau Rouge

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !
Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 Spruce St., New-York.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

CHEZ S. A. DE LORIMIER
(SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

Le 16 NOVEMBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX
DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (50c) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRED LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 novembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

PLEINS d'angoisses et de désespoirs, ils allaient d'un pas incertain au milieu des morts et des agonisants, essayant vainement de reconnaître, dans ces visages qui n'avaient plus rien d'humain les traits de ceux qu'ils avaient aimés...

Il importait, on le comprend, d'effacer au plus vite les traces matérielles de tant de malheurs et de tant de crimes. De lourds tombereaux, envoyés par la municipalité de Paris, recevaient les cadavres non reconnus et se dirigeaient vers les cimetières.

D'innombrables brancards, portés par deux hommes et recouverts d'un drap grossier, transportaient dans les hôpitaux ou dans leurs maisons, les blessés chez qui l'étincelle de la vie n'était point éteinte d'une façon complète.

Des escouades d'agents de M. de Sartines, faisant trop tardivement leur devoir, fouillaient les rues voisines et les Champs-Élysées.

L'un de ces agents découvrit au pied d'un arbre, à l'entrée du Cours-la-Reine, le corps inanimé d'un jeune homme de bonne mine, au visage basané. Ce jeune homme, dépouillé de presque tous ses vêtements, portait du linge d'une finesse extrême. Il avait

au doigt annulaire de la main gauche une bague armoriée dont l'écusson supportait un *tortil* baronnial.

Le sang coulait encore, lentement et goutte à goutte, d'une blessure étroite, mais profonde, faite au côté droit de sa poitrine par le couteau d'un assassin.

La beauté du linge, la distinction des traits, et particulièrement l'écusson gravé sur la bague attirèrent et fixèrent l'attention de l'agent.

—Celui-ci doit être un seigneur, se dit-il, voyons un peu s'il est déjà mort?

Et il posa sa main sur le cœur.

Le cœur interrogé répondit par un battement faible. L'agent écarta la chemise, examina la blessure sous les caillots de sang qui la couvraient en partie, et conjectura qu'elle n'était point mortelle.

Animé d'intentions charitables, auxquelles l'intérêt personnel avait peut-être autant de part que l'humanité, notre homme descendit aussitôt sur le bord de la Seine, revint avec son chapeau rempli d'eau fraîche, lava soigneusement la plaie et mouilla les tempes du blessé.

L'effet de cette médication fut rapide, le per-

sonnage évanoui poussa un soupir, ouvrit les yeux, fit un effort inutile pour se soulever et murmura :

—Où suis-je ?

—Mon gentilhomme, répondit l'agent, vous êtes à quelques centaines de pas de la place Louis XV... Je viens de vous découvrir présentement, étendu tout de votre long et sans connaissance. Vous me devez même une fière chandelle, car vous avez un fort joli coup de couteau au travers du corps et cinq minutes plus tard, vous passiez de vie à trépas sans seulement vous en apercevoir. Mais je suis arrivé à temps, j'ai pris soin de vous comme je l'aurais fait de mon propre père, et vous en reviendrez, j'en réponds...

—Comment suis-je ici ? reprit l'inconnu d'une voix faible.

—Ah ! par exemple, voilà ce qu'il m'est impossible de vous apprendre, mais ne vous occupez pas de cela... La mémoire, sans aucun doute, ne tardera pas à vous revenir... le plus pressé, c'est de vous soigner sans perdre de temps... Comment vous appelez-vous, mon gentilhomme, s'il vous plaît ?

—Le baron de Lascars...

L'agent salua.

—Je présente mes respects à monsieur le baron,

dente, accompagnée d'un violent délire, s'était emparée de lui.

Le valet de chambre, Lorrain, s'empressa de coucher son maître et d'envoyer chercher deux médecins.

Ces doctes personnages ne se firent point attendre. Ils étudièrent la blessure ; ils tâtèrent le pouls du malade ; ils hochèrent gravement la tête en échangeant des mots latins, et enfin ils finirent par déclarer que M. le baron de Lascars se trouvait dans une situation des plus graves, qu'ils ne répondaient pas de lui, mais qu'ils viendraient le voir chaque jour, et plutôt deux fois qu'une.

* * *

Tandis que le hasard dirigeait vers le Cours-la-Reine un des agents de M. de Sartines et lui faisait trouver le corps de l'infâme gentilhomme victime de ses dignes instruments, une découverte du même genre, mais d'un beaucoup plus grand intérêt, avait lieu dans la cour de l'une des maisons en construction de la rue Royale.

Un vieillard, d'une belle et noble figure, était couché sur le sol formé d'écales tombées des blocs de pierre sous le marteau des ouvriers, et ne donnait aucun signe de vie.

Il avait les yeux fermés ; une meurtrissure bleuâtre, livide et tuméfiée, rayait de part en part son front pâle. Les doigts crispés de sa main roidie serraient avec force un fragment de granit, pointu et ensanglanté.

A côté de lui, une jeune fille à genoux, les yeux mornes, les cheveux épars, les lèvres entr'ouvertes, ne prononçant pas une parole, ne versant pas une larme, ne faisant pas un mouvement, ressemblait à une statue taillée dans le marbre blanc par le ciseau d'un artiste de génie.

Ce vieillard et cette jeune fille étaient M. Tal-



En trouvant le vieillard sans connaissance, Pauline le crut mort.—(Page 11, col 3).

dit-il, et suis son bien humble serviteur... où monsieur le baron désire-t-il être porté ?

—Rue Saint-Louis, en mon hôtel...

—Que monsieur le baron prenne patience... je cours chercher un moyen de transport... et ce sera fait en moins de rien...

L'agent prit sa course, en effet, dans la direction de la place Louis XV.

Pendant sa courte absence, Lascars essaya vainement de rassembler ses souvenirs et de se rendre compte de ce qui s'était passé depuis le moment où, désarmé par Tancrede d'Hérouville, il avait fait feu sur lui sans l'atteindre, une nuit profonde enveloppait sa pensée et il se perdait en conjectures dont aucune ne se rapprochait de la réalité.

Cette réalité, nos lecteurs la devinent : Bergamotte, après avoir étourdi et dépouillé Lascars, avait jugé fort à propos de le poignarder un peu, afin de s'assurer de son silence pour l'avenir et de se mettre à l'abri de toute réclamation de sa part.

L'agent reparut, escortant une civière et ses porteurs. Le baron fut étendu sur cette civière, qui prit par les quais le chemin de la rue Saint-Louis.

Le trajet dura plus d'une heure. Quand le blessé arriva à la cour de son hôtel, une fièvre ar-

bot et Pauline.

Séparée violemment du marquis d'Hérouville, après les scènes auxquelles nos lecteurs ont assisté, la malheureuse enfant avait trouvé moyen d'échapper à la foule qui l'entraînait, et, tantôt se glissant le long des murailles, tantôt rampant comme une couleuvre parmi les débris, elle était revenue dans cette cour dans laquelle elle avait laissé son père.

En trouvant le vieillard sans connaissance, elle le crut mort, elle poussa un cri de désespoir ; elle sentit sa tête s'égarer, et, véritablement, le vide se faisait dans son cerveau.

Elle interrogea son père ; elle le supplia de lui répondre et de se tourner vers elle, et, comme le vieillard restait muet et immobile, elle eut aux lèvres un éclat de rire effrayant et elle s'agenouilla auprès de ce corps qui n'était plus pour elle qu'un cadavre.

A partir de cette minute, Pauline offrit la raideur marmoréenne d'une cataleptique ; pendant bien des heures, l'inflexible rigidité de son attitude ne se démentit point, jusqu'au moment où des étrangers pénétrèrent dans la cour et découvrirent le groupe étrange que nous avons décrit. Parmi ces nouveaux venus se trouvaient des

femmes. Elles comprirent aussitôt qu'elles avaient sous les yeux une fille en proie au plus sombre désespoir auprès de son père assassiné et elles furent saisies d'une profonde pitié pour cette grande et touchante infortune.

L'une d'elle, d'une voix émue, questionna Pauline. Elle n'obtint aucune réponse et la jeune fille ne sembla même pas l'entendre.

Alors elle la prit par les deux mains et la souleva doucement pour l'engager à se relever. Pauline n'opposa aucune résistance et se tint debout pendant une ou deux secondes ; mais, aussitôt que la femme compatissante eut cessé de la maintenir dans cette position, elle se laissa tomber à genoux.

Convaincus qu'il n'y avait rien à tirer de la jeune fille, les nouveaux venus s'occupèrent du vieillard et ne tardèrent point à acquérir la certitude qu'il respirait encore.

Des soins intelligents lui furent à l'instant prodigués. On lui fit respirer des sels, et bientôt une faible contraction des narines et un léger tressaillement des paupières, annoncèrent que son long évanouissement allait prendre fin.

En effet ses yeux s'ouvrirent ; il vit Pauline à côté de lui ; un sourire d'une expression presque ravie vint à ses lèvres ; il lui fut possible de balbutier son nom, d'indiquer son adresse, puis il s'évanouit de nouveau.

Quelques instant après, deux hommes, portant sur une civière le corps de M. Talbot, se dirigeaient vers la rue de Vandôme, et Pauline, morne, glacée, indifférente en apparence et ne semblant rien comprendre à ce qui se passait sous ses yeux, suivit cette civière à travers les rues de la ville en deuil.

Au bout d'une heure le triste cortège franchissait le seuil du petit jardin et s'arrêtait sous les tilleuls, à l'entrée du pavillon de briques.

La vieille gouvernante, madame Audouin, pleurait à chaudes larmes et se tordait les mains en gémissant.

Pouvait-il exister un spectacle plus lugubre que celui qui s'offrait à elle ? Nous ne le croyons pas.

La veille au soir, une adorable enfant, fraîche et parée, radieuse et triomphante, quittait cette humble demeure au bras de son père que le contact de tant de verdure et de joie rajeunissait...

Quelques heures à peine s'étaient écoulées, et voici qu'on rapportait le vieillard mourant, mort peut-être ! et la jeune fille était folle !...

Le corps de M. Talbot fut étendu sur un lit qu'on se hâta d'improviser dans le petit salon du rez-de-chaussée. Pauline s'assit auprès de la fenêtre, et se mit à chanter d'une voix lente et basse les airs monotones avec lesquels on avait bercé son enfance...

Le portier Picard, très ému et très désolé de la catastrophe qui frappait les locataires qu'il tenait en haute estime, se mit aussitôt à la recherche du médecin le plus en réputation du quartier, et ne revint point sans le ramener avec lui.

Ce médecin était un homme de beaucoup de savoir et d'expérience ; il examina M. Talbot avec une attention profonde, et sa physionomie pendant son examen, ne fut rien moins que rassurante.

—Eh bien, monsieur ? lui demanda madame Audouin d'une voix tremblante et consternée.

—Madame, répondit-il, vous avez le droit d'attendre de moi la vérité, et je vais vous la dire... à moins que Dieu ne fasse un miracle, ce vieillard est perdu...

Madame Audouin leva vers le ciel ses mains jointes, et poussa un cri...

Pauline chantait toujours.

—Perdu ! répéta madame Audouin après un silence, ah ! que Dieu nous prenne en pitié !... mais pourquoi désespérez-vous si vite ? M. Talbot est vivant encore, n'est-ce pas ?...

—Oui, madame, il est vivant, mais par suite d'un choc terrible, résultant soit d'un accident, soit d'un crime, il existe au crâne une lésion que je regarde comme inguérissable, surtout à l'âge de M. Talbot et dans l'état d'excessif dépérissement que je constate en toute sa personne. Pour ma part, je reculerai, je l'avoue, devant une opération horriblement douloureuse, n'offrant selon moi aucune chance de succès, et à laquelle succomberait neuf fois sur dix, le jeune homme le plus vigoureux...

Ces paroles constituaient un arrêt sans appel

et ne laissaient aucune place à l'espérance. Madame Audouin le comprit. Elle baissa la tête sur sa poitrine et, suffoquée par la violence de son chagrin, elle se tut pendant un instant, puis elle demanda d'une voix que les sanglots étranglaient :

—Combien de temps sa vie se prolongera-t-elle ?

—Il m'est impossible de le préciser, répondit le médecin, mais ce temps, quel qu'il soit, sera court... je doute que M. Talbot doive voir s'achever la journée qui commence...

—Avant de s'éteindre pour toujours, reprendra-t-il la connaissance ? poursuivit madame Audouin.

—Cela est à peu près sûr, et ce moment lucide pourra permettre de mettre en ordre ses dispositions dernières, s'il a négligé de le faire jusqu'à ce jour... maintenant, madame, je ne puis rien ajouter à ce que je viens de vous dire... ma présence ici devient inutile et je me retire...

—Hélas ! monsieur, murmura la gouvernante, le malheur qui frappe cette maison est plus grand, plus complet encore que vous ne pourriez le croire. Voyez cette pauvre enfant, la fille de M. Talbot.

—La fille de M. Talbot ! répéta le médecin d'un ton indigné, et, près de son père mourant, elle chante !...

—Ah ! monsieur, ne l'accusez pas ! s'écria madame Audouin, ne l'accusez pas et regardez-la...

Le médecin s'approcha de Pauline qui tourna machinalement ses beaux yeux vers lui et le regarda avec une curiosité vague, sans interrompre la ronde enfantine qu'elle fredonnait à demi-voix.

Le visage immobile, le regard inerte de la jeune fille, furent pour lui toute une révélation.

—Eh ! quoi, murmura-t-il d'une voix émue, elle est folle !...

Madame Audouin fit un geste de douloureuse affirmation.

—Depuis quand ? reprit le médecin.

—Depuis cette nuit.

—Que s'est-il donc passé ?

—Je l'ignore... Voici ce que savaient et ce que m'ont appris les hommes qui, tout à l'heure, rapportaient ici son malheureux père...

Le médecin écouta avec une attention profonde le récit rapide des circonstances dans lesquelles M. Talbot et Pauline avaient été trouvés.

—Ah ! dit-il ensuite, je comprends ! l'effrayante catastrophe de la nuit dernière, les dangers courus, et sans doute l'horrible spectacle de son père frappé sous ses yeux, n'auront que trop suffi pour égarer l'intelligence de cette infortunée ! Combien de fois n'ai-je pas vu naître et se développer une soudaine folie, dans des circonstances si rudes !

—Mais, monsieur, Dieu est juste... il n'est pas sans pitié... reprit vivement madame Audouin. Il ne peut permettre, n'est-ce pas, que la chère enfant reste folle ?...

—Dieu seul connaît les secrets de sa volonté, répliqua le médecin, et vous m'adressez une question à laquelle je ne puis répondre...

—Eh ! quoi, cette intelligence si vivace, cette raison si jeune, si brillante et si pure, resteraient à jamais voilées ?

—Je me tromperais, madame, en vous disant que la guérison est probable... Mais j'affirme cependant qu'elle est possible...

—Enfin, monsieur, que faut-il faire, que faut-il essayer pour combattre cet horrible mal ?...

—Rien.

—Rien, dites-vous ! ah ! je ne veux pas le croire, la science est puissante ! elle triomphe des maladies du corps... ne peut-elle triompher également de celles de l'âme ?

—Non, madame... sortie de son domaine, elle devient impuissante... l'âme lui échappe, car elle ne relève que de Dieu !... une vie calme jusqu'à la monotonie, l'absence de toute émotion vive, le séjour de la campagne, s'il est possible, voilà ce que je dois conseiller uniquement, sinon comme remèdes efficaces, du moins comme agents de guérison capables d'amener d'heureux résultats...

—Et ces résultats, monsieur, si Dieu permet qu'ils se manifestent, se feront-ils longtemps attendre ?

—Je donnerais beaucoup, madame, pour pouvoir vous répondre affirmativement, mais, de même que je vous ai donné tout à l'heure, sans hésitation, une désolante certitude à l'égard du père, je suis contraint de vous répéter qu'à l'en-

droit de la fille mon ignorance est absolue.....

Ces paroles désolantes terminèrent l'entretien de la gouvernante et du médecin, et ce dernier quitta cet intérieur si cruellement éprouvé, pour aller porter à d'autres souffrances des secours, plus utiles sans doute et plus efficaces.

Aussitôt que madame Audouin se trouva seule entre M. Talbot et Pauline, elle s'agenouilla.

—Mon Dieu, murmura-t-elle, avec l'élan d'une ardente foi, prenez du moins pitié de la pauvre enfant qui va rester orpheline ! Ne plongez pas son âme de seize ans dans l'éternelle nuit ! Mon Dieu, rendez-lui la raison !

XV

Six semaines s'étaient écoulées depuis les événements sinistres auxquels nous avons fait assister nos lecteurs.

Ceci nous amène au milieu du mois de juillet de l'année mil sept cent soixante-dix.

Pénétrons, vers les onze heures du matin, dans l'hôtel de la rue Saint-Louis et dans la chambre à coucher du baron de Lascars.

Enveloppé dans les plis d'une robe de chambre devenue trop large pour son corps amaigri, Roland était à demi étendu sur un fauteuil moelleux, à côté d'un guéridon supportant une côtelette cuite à point et une bouteille de ce vin de Bordeaux que le maréchal duc de Richelieu et le roi Louis XV venaient de mettre à la mode.

Il suffisait de jeter un regard sur le gentilhomme pour comprendre qu'il relevait à peine d'une longue et dangereuse maladie. Sa figure, prodigieusement amincie, faisait paraître son nez plus long et doublait la grandeur de ses yeux. Ses mains, très-effilées et d'une blancheur d'ivoire étaient presque diaphanes.

Cependant des signes irrécusables annonçaient que la convalescence venait de commencer et que, selon toute apparence, elle ferait des progrès rapides.

Une teinte faiblement rosée nuançait ça et là les joues pâles. Les lèvres offraient une coloration de bon augure, les yeux avaient de l'éclat, et enfin l'appétit ne manquait point au convalescent, à en juger par la façon pleine de vivacité et d'entrain avec laquelle il attaquait sa côtelette et mordait son petit pain.

En face de lui se tenait debout son premier valet de chambre, Lorrain, une serviette sur le bras, prêt à devancer ses ordres et à prévenir ses moindres désirs.

Au bout de quelques minutes il ne restait sur l'assiette de Lascars qu'un os parfaitement nettoyé et quelques miettes de pain.

Alors le baron se renversa dans son fauteuil, en poussant un soupir de béatitude, après avoir savouré un demi-verre de vin de Bordeaux, et il dit :

—Dieu me damne, Lorrain, mon garçon, je me sens meilleur appétit qu'en me mettant tout à l'heure à table, et je crois que cet appétit est de bon conseil... Allez donc, au plus vite à la cuisine me chercher une seconde côtelette...

Lorrain se dirigea vers la porte, mais, au moment de l'atteindre, il se retourna vers son maître et murmura d'un ton respectueux :

—Monsieur le baron me permettra de lui faire observer que les médecins ont recommandé d'observer toutes choses la sobriété la plus absolue... ils affirment qu'une nourriture un peu trop abondante amènerait infailliblement une rechute et que cette rechute serait des plus graves...

—Au diable les médecins ! s'écria Lascars avec impatience, ce sont des ânes bâtés ! ils ne savent ce qu'ils disent ! qu'on m'obéisse et qu'on se dépêche !...

Lorrain était déjà sorti, il ne tarda point à reparaitre avec la côtelette réclamée et un deuxième petit pain.

Lascars expédia résolument, et surtout rapidement, ce renfort de comestibles. Quand il eut achevé, la teinte rosée des joues et l'éclat du regard avaient augmenté de façon notable.

—A la bonne heure !... reprit-il alors avec l'expression d'un parfait contentement, voilà que je me sens tout à fait bien, et peu s'en faut que je ne fasse atteler mon carrosse pour aller prendre un peu le grand air sur les boulevards neufs...

—Faut-il, monsieur le baron ? demanda le va-

let de chambre en feignant de prendre au sérieux cette irréalisable fantaisie de convalescent.

—Non... non... pas aujourd'hui, répondit Lascars, reculant devant une imprudence par trop manifeste, nous verrons demain... il me semble que demain j'aurai la vigueur d'un hercule!...

—Il est positif, dit Lorrain, que les forces de monsieur le baron reviennent comme par enchantement, et l'on pourrait crier au miracle à le voir tout dispos et déjà si bien refait, après avoir perdu tant de sang et après un grand mois de grosse fièvre...

—Ah! ah! s'écria Lascars en riant, ma quasi-résurrection vient d'étonner beaucoup de monde, je crois... à commencer par les médecins qui me jugeaient à peu près mort et bon à enterrer...

—Oh! quant à ça, monsieur le baron, c'est exact...

—Lorsqu'on m'a rapporté ici, demanda Lascars, que disaient-ils, ces sots personnages?

—Ils hochaient la tête de bas en haut et du haut en bas, de droite à gauche et de gauche à droite, à la façon des magots de la Chine et ils se crachaient au visage des mots latins, auxquels je ne comprenais goutte, mais qui signifiaient que monsieur le baron était un homme fini...

—Et très-volontiers, n'est-ce pas, ils m'auraient, sans plus attendre, jeté le drap sur la figure?...

—Ils l'auraient jeté, certainement, de bien grand cœur... mais une chose les retenait...

—Laquelle?...

—L'envie de faire beaucoup de visites, d'ordonner force remèdes et de se mettre en mesure de présenter un long mémoire aux héritiers de monsieur le baron...

—Et cependant, s'écria Lascars, me voilà vivant, bien vivant, malgré leurs pronostics de mauvais augure, et je signe avec l'existence un nouveau bail qui ne finira pas de sitôt!... Je connais mon état mieux que personne, que diable!... je suis sûr qu'avant huit jours j'aurai repris mon train de vie habituel et je m'occuperai de mes affaires...

—Et moi, répliqua Lorrain, je parierais qu'avant deux semaines monsieur le baron s'occupera non-seulement de ses affaires, mais encore de ses amours...

—Mes amours! répéta le convalescent, faquin, vous m'y faites penser... me voici curieux de savoir ce qu'est devenue cette petite pendant les six semaines de ma maladie.

—La jolie demoiselle blonde de la rue de Vendôme? demanda le valet de chambre. Est-ce de celle là que parle monsieur le baron?

—D'elle-même...

—La chose est bien facile à savoir... monsieur le baron veut-il que je m'informe adroitement?...

—Oui.

—Quand dois-je prendre ces informations?...

—Le plus tôt possible...

—Tout de suite, alors?

Lascars fit un signe affirmatif.

—J'y cours à l'instant, continua Lorrain, et, pour peu que je trouve mon petit portier picard dans sa loge, et que je puisse le conduire au cabaret, avant une heure je serai de retour avec une masse de renseignements...

Le valet sortit et Roland se livra aux délices de la digestion dans un calme d'esprit et dans une profonde quiétude qui devait avoir pour résultat d'abrèger notablement sa convalescence. Au bout d'un quart d'heure il s'endormit, et le moment de son réveil coïncida tout juste avec celui du retour de Lorrain.

—Eh? demanda-t-il à son valet de chambre, vous venez de la rue de Vendôme?

—Oui, monsieur le baron,

—Quelles nouvelles?

—Mauvaises, monsieur le baron.

Lascars, malgré l'excès d'endurcissement de sa nature, tressaillit en entendant cette réponse.

—Eh quoi! s'écria-t-il, elle est morte?

—Il vaudrait mieux qu'elle fût morte!... murmura Lorrain d'une voix sombre.

—Comment?... fit vivement Lascars.

—La pauvre demoiselle est folle...

—Folle! répéta le gentilhomme presque avec effroi.

—Oui, monsieur le baron, et très certainement, à ce que dit le petit portier, elle ne se guérira jamais...

—De quelle façon ce malheur est-il arrivé?...

—Monsieur le baron n'est pas sans souvenir de la nuit du 30 mai dernier et du feu d'artifice de la place Louis XV, d'où monsieur le baron est revenu sur le dos, avec un coup de couteau dans la poitrine...

—Oui... oui... je me souviens...

—Monsieur le baron n'est que trop payé pour ça... Eh bien! donc, il paraît que le vieux M. Talbot et sa fille avaient imaginé, eux aussi, d'aller voir le feu d'artifice... ça ne leur réussit pas plus qu'à monsieur le baron... Le lendemain matin on rapportait le père sur un brancard... il avait le crâne fendu... la petite le suivait en chantonnant; elle ne savait ni ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait... elle était folle...

Lascars baissa la tête, et quelque chose qui ressemblait à du remords se fit jour dans cette âme sauvage et cuirassée contre toute émotion.

Au bout de deux ou trois secondes il passa la main sur son front, comme pour chasser cette impression fugitive et il demanda :

—Qu'est devenu le vieux Talbot?

—Il est mort le lendemain du 30 mai, répondit le valet de chambre, et il paraît qu'alors il s'est passé une scène à tirer les larmes des yeux d'une statue de pierre... Une heure avant de s'en aller dans l'autre monde, le brave M. Talbot a repris sa connaissance et il a dit à peu près ceci :

"Je sens que je vais mourir, et je veux, auparavant, embrasser et bénir ma fille..." L'ancienne gouvernante a pris par la main la demoiselle qui était près de la fenêtre et qui regardait dans le jardin en chantant toujours, et elle l'a conduite à côté du lit de son père. Le vieux M. Talbot lui a parlé mais elle ne comprenait pas... Alors s'apercevant qu'elle était folle, il s'est mis à pousser de grands gémissements et à pleurer toutes les larmes de son corps, puis enfin se calmant de son mieux, il a fait tout ce qu'on peut faire et dit tout ce qu'on peut dire pour ramener la petite à la raison... par malheur, ça n'a point amené de résultat... la pauvre tête est restée plus à l'envers que jamais, et la jeune fille, assise d'un air gai sur le bord du lit d'agonie, chantait *giroflé-girofla*, tandis que son père rendait l'âme... Le portier était dans la chambre, avec le curé de la paroisse et la gouvernante, et ils ont tant pleuré, que huit jours après ils en avaient encore les yeux rouges... Voilà l'histoire, monsieur le baron... on peut la raconter mieux que moi, quand à ce qui est du fond, il n'y a pas un mot à changer..."

En achevant ce récit, Lorrain, franche canaille mais involontairement et sincèrement ému, tira son mouchoir de poche et s'essuya les yeux à deux ou trois reprises.

Il y eut un instant de silence que Lascars rompit en ces termes :

—Six semaines se sont écoulées depuis ce double malheur, la jeune fille ne se trouve-t-elle point, aujourd'hui, en voie de guérison?

—Pour savoir cela, monsieur le baron, il faudrait d'abord savoir où elle est... répondit Lorrain.

—Est-ce qu'on l'ignore?

—Absolument.

—Mademoiselle Talbot a donc quitté la maison qu'elle habitait?

—Oui, monsieur le baron...

—Quand?

—Huit ou dix jours après la mort de son père.

—Seule?

—Non, monsieur le baron, avec la vieille gouvernante... cette dernière a vendu le peu de meubles ayant appartenu au défunt... et une partie de l'argent lui a servi à payer une petite indemnité au propriétaire et elle a dit au portier, que le médecin ordonnait l'air de la campagne pour la demoiselle et qu'elle la conduisait à la campagne, mais sans savoir où, et que le hasard déciderait... Là-dessus elle sont parties toutes les deux, et, depuis ce moment, on n'a plus entendu parler d'elles rue de Vendôme... On pourra chercher leur trace si monsieur le baron l'ordonne, mais je me permettrai de dire que la piste sera bien difficile à trouver...

—Toute recherche serait évidemment inutile, répondit vivement Lascars, ne vous occupez plus de cela...

Et, d'un geste, le gentilhomme congédia le valet.

Resté seul, Roland ressentit une profonde tristesse, une amère mélancolie, dont il eut quelque peine à triompher. Il en vint à bout cependant, et il se dit :

—Après tout, que m'importe? ce que j'éprouvais pour cette jeune fille n'était pas de l'amour, mais un simple caprice... j'en trouverai d'aussi jolies, aussitôt que je voudrai m'en donner la peine, et puisqu'elle est devenue folle, mieux vaut que je ne la revoie jamais...

Puis, tout à fait rasséréiné par cette pensée philosophique et consolante, le convalescent s'allongea dans son fauteuil et reprit le fil du sommeil réparateur interrompu par le retour de Lorrain.

XVI

Roland de Lascars ne s'était point illusionné dans ses conjectures et ses espérances. Sa convalescence s'acheva rapidement, et quinze jours après l'entretien que nous venons de reproduire, il lui fut possible de reprendre, sans danger, ses habitudes et son train de vie. Il s'occupa tout d'abord de ses affaires, comme il le devait, et il obtint un répit de ses créanciers en leur distribuant une faible partie des sommes considérables avec lesquelles les instigateurs de l'attentat du 30 mai avaient payé son active coopération. Le reste fut dévoré en débauches et en prodigalités de toutes sortes qui durèrent deux ou trois mois.

Lascars arrivant à ses derniers roulements de louis, se trouva face à face avec des embarras insurmontables. Les fournisseurs et les créanciers recommençaient à montrer les dents. Le crédit était bien décidément et bien complètement mort, et le misérable gentilhomme ne pouvait plus compter, pour obvier aux nécessités les plus pressantes, sur les bénéfices d'un jeu déloyal.

La scène violente à laquelle le salon de Cydalise avait servi de théâtre, n'était point oubliée. Cette scène, jouée en présence de nombreux témoins, faisait encore grand bruit dans le monde des coureurs de tripot et des chevaliers du tapis vert.

Parmi ces derniers, ceux-là même qui ne se sentaient pas la conscience bien nette, se trouvaient obligés, par respect humain, d'accueillir un peu plus que froidement le fripon pris en flagrant délit.

Les portes des maisons douteuses, aussi bien que celles des maisons honorables, se fermaient devant Lascars, et personne, excepté les intrigants de bas étage et les chevaliers d'industrie en sous ordre qui se faisaient ses parasites et vivaient à ses dépens, n'aurait consenti à s'asseoir vis-à-vis de lui à une table de jeu.

Une telle situation l'exaspérait, et changeait en rage furibonde la haineuse rancune qu'il nourrissait à l'endroit d'Hérouville.

Volontiers et sans hésiter il aurait recouru à l'assassinat pour satisfaire sa haine et pour consommer sa vengeance, mais Tancrede se trouvait momentanément en Normandie, dans ses terres.

—Son absence ne peut être longue puisque son régiment est en garnison à Paris, se dit Lascars, et, quand il reviendra, j'agirai...

Les créanciers, cependant, ne s'endormaient point. Lassés de recevoir des promesses menteuses, non suivies d'exécution, et commençant à comprendre qu'ils étaient pris pour dupes, ils devenaient furieux, selon l'invariable coutume de tout créancier qui voit ses intérêts notablement compromis, et ils se mettaient en mesure d'obtenir contre Lascars force jugements et prises de corps.

Déjà tous les huissiers de Paris connaissaient le chemin de l'hôtel de la rue Saint-Louis; le papier timbré pleuvait du matin au soir dans la loge du gros suisse si bien galonné, et il devenait évident pour les valets et pour les voisins que la catastrophe décisive était prochaine.

Le baron lui-même ne se faisait à cet égard aucune illusion.

Il restait quelques dernières formalités judiciaires à accomplir pour rendre les prises de corps exécutoires; aussitôt après ces formalités, le débiteur insolvable n'aurait qu'à choisir entre la fuite et la prison pour dettes...

Roland ne possédait plus, au moment où nous voici parvenus, qu'une somme de quatre mille livres, en or. Il rassembla ses valets, et seconant

devant eux une longue bourse, qui contenait cet or, il leur dit :

— Servez-moi bien jusqu'au dernier moment... vous serez payés, je vous l'affirme, et, si je suis content de vous je joindrai au montant de vos gages une ample gratification... comptez d'ailleurs qu'avant une année ma fortune sera refaite, plus brillante que jamais, et que je vous reprendrai tous à mon service...

Ces affirmations si positives, jointes à l'harmonie métallique des louis agités rassurèrent les valets, qui, depuis quelques jours, s'inquiétaient et devenaient moins exacts dans leur service et moins respectueux dans leur attitude.

Certains désormais ou, ce qui revient au même, se croyant certain de ne rien perdre ils résolurent d'un commun accord de prendre le parti de leur maître contre les créanciers, et de mériter, par un redoublement de zèle, ses bonnes grâces et ses libéralités.

Sur ces entrefaites, Roland reçut la nouvelle que le marquis d'Hérouville venait de revenir à Paris.

— Je vais me perdre dans l'obscurité et dans l'oubli ! murmura-t-il, mais auparavant je serai vengé, et mon ennemi aura disparu dans la tombe.

L'hôtel de Tancrede était situé rue Saint-Dominique.

Roland prit des informations et il apprit que deux fois par semaine, le soir, M. d'Hérouville montait à cheval pour se rendre, suivi d'un seul domestique, au château que sa sœur, la duchesse de Randan, possédait à six lieues de Paris, sur les bords de la Seine, dans la direction de Fontainebleau.

La duchesse, veuve à vingt-quatre ans d'un grand seigneur immensément riche, avait auprès d'elle sa toute jeune sœur, Mathilde d'Hérouville, une enfant encore, car elle comptait treize ans tout au plus. Elle servait de mère à Mathilde qui n'avait jamais connu la sienne.

Rien ne se pouvait imaginer de plus charmant, de plus candide, et en même temps de plus spirituel que cette petite fille. Tancrede l'adorait, il aurait voulu pouvoir ne s'en séparer jamais, il se préoccupait de son avenir et déjà lui cherchait un mari futur parmi l'élite de la jeune noblesse.

Deux routes conduisaient au château de Randan. L'une, route royale, située sur la rive droite de la Seine, bien entretenue, très fréquentée, et décrivant de nombreux détours. Une avenue, plantée d'une rangée quadruple de tilleuls séculaires la reliait à la grille du parc.

L'autre voie de communication était un chemin de traverse, placé sur la rive gauche, très étroit, fertile en ornières, tracé tant bien que mal au milieu des champs et des bois, et abrégant la distance de près de deux lieues.

Tancrede, dont les chevaux arabes étaient incomparables pour la rapidité de leur allure et la sûreté de leurs pieds, prenait de préférence le chemin qui le conduisait à son but en moins d'une heure.

Arrivé en face du château, il s'en trouvait encore séparé par la Seine, très large et très profonde en cet endroit.

Il appelait alors le passeur, et ce dernier, généralement endormi, se levait, s'habillait à la hâte, sortait de sa cabane et détachait le bac sur lequel Tancrede s'élançait, toujours à cheval, au grand effroi du bonhomme qui soutenait, non sans quelque apparence de raison, que son bateau plat, de petites dimensions, fabriqué tout exprès pour le transport des paysans, finirait un jour ou l'autre par chavirer sous le poids insolite et sous les mouvements brusques de deux chevaux ardents et nerveux.

— Eh bien ! répliquait le marquis en riant, si la Seine, par ma faute, engloutit ton bac, je t'en ferai faire un autre tout neuf. Tu vois donc que tu ne pourras que gagner au change.

— Mon bon seigneur, répondait l'homme, ça n'est pas ça qui m'inquiète, madame la duchesse et vous, c'est connu, vous êtes des nobles bien justes et bien généreux... Mais ce beau bac tout neuf, je ne le verrais pas...

— Pourquoi donc ?

— Parce que je serais *neyé*...

— Tu ne sais pas nager ?

— Comme un chien de plomb, mon bon seigneur.

— Eh bien, moi, je nage comme un terre-neuve, et, si tu coules, je te promets de te retirer... te voilà tranquille, j'espère.

Le bonhomme gardait le silence, mais il hochait la tête d'un air mal convaincu, tout en manœuvrant habilement la longue corde qui traversait la Seine, et en faisant glisser le bac sous les eaux.

Tancrede descendait sur l'autre bord et payait d'une façon toute princière, non-seulement le service rendu, mais encore les terreurs du bonhomme.

Instruit de quelques-uns de ces détails, le baron de Lascars eut aux lèvres un sourire d'une expression infernale.

— Marquis d'Hérouville, maintenant je te tiens, se dit-il à lui-même, et, aussi vrai que je m'appelle Roland de Lascars, cette fois tu ne m'échapperas pas !...

La soir de ce même jour, vers neuf heures, le baron, parfaitement déguisé, se rendit au cabaret de Sauvageon, dans lequel nous avons conduit nos lecteurs pendant la soirée du 29 mai.

Cinq ou six hommes, assis aux petites tables de bois blanc, buvaient et fumaient, en se livrant à une conversation bruyante pleine de formules énergiques et argothiques.

Au moment où Lascars franchit le seuil, cette conversation s'interrompit soudainement et fut remplacée par le silence le plus complet.

En même temps les regards des buveurs, tournés vers le nouveau venu avec une expression peu bienveillante, lui prouvèrent qu'il était l'objet d'une défiance absolue.

Roland s'aperçut à merveille de l'impression produite par son entrée, mais il ne s'en inquiéta point et, s'asseyant devant une table isolée, il demanda de l'eau-de-vie...

— C'est vous qu'on appelle Sauvageon ? dit-il ensuite d'une voix très basse au cabaretier qui venait de le servir.

— C'est moi qui suis Sauvageon... répondit le petit homme. Qu'est-ce que vous me voulez ?...

— Obtenir de vous un renseignement...

— Un renseignement ! répéta Sauvageon à haute voix, en échangeant un regard significatif avec les hôtes de son cabaret, va pour le renseignement... de quoi s'agit-il ?

— D'un homme qui vient ici presque chaque jour, et que j'ai besoin de voir ce soir même...

— Comment appelez-vous cet homme ?...

— Huber. Savez-vous s'il doit venir, et pouvez-vous m'indiquer l'endroit où je serai certain de le rencontrer cette nuit ?...

— Vous vous adressez mal, répondit Sauvageon avec une indifférence affectée, je ne connais personne qui s'appelle comme vous dites...

— C'est impossible...

— Pourquoi ?

— Je sais très positivement qu'Huber est de vos habitués, et j'ai eu déjà rendez-vous ici, avec lui.

— Alors, demanda le cabaretier, vous prétendez le connaître ?

— Je le prétends, parce que c'est vrai...

— Dans ce cas, regardez autour de vous, et voyez si l'un de ces hommes est celui que vous cherchez...

— Inutile, répondit Lascars, c'est dans les ténèbres qu'Huber et moi nous nous sommes rencontrés, et par conséquent, son visage m'est inconnu...

Les buveurs écoutaient attentivement ce dialogue, et, quoiqu'il eût lieu à voix basse, ils n'en perdaient pas une syllabe.

Les dernières paroles de Lascars furent accueillies par un éclat de rire universel.

En même temps un homme court et massif, aux épaules larges, à la figure de boule-dogue, quitta la place qu'il occupait, vint se poser carrément devant le baron, et lui dit d'un ton brutal et gouguenard :

— Mille cornes du diable, si M. de Sartines nous envoyait toujours des espions de ta force, nous pourrions dormir sur nos deux oreilles !... Tu ne sais pas ton métier, mon bon garçon, et tu ne le sauras jamais, faute de temps pour l'apprendre, car d'ici à deux minutes tu vas faire dans la Seine un fort joli plongeon, avec une pierre au cou suffisamment lourde pour t'empêcher de remonter.

Lascars ne parut point intimidé par cette menace.

— C'est vous qui êtes Huber... dit-il, je vous reconnais à la voix...

— Dans ce cas, reprit le chef des Lapins (car en effet c'était bien lui), dépêches-toi de me regarder, pour me reconnaître dans l'autre monde, attention, vous autres !... une !... deux !... y sommes-nous ?

— Nous y sommes — répondirent les buveurs, qui venaient d'entourer Lascars avec une rapidité foudroyante, de le saisir, de le soulever, et qui l'étreignaient de manière à paralyser de sa part toute tentative de résistance.

Le baron comprit qu'un péril très sérieux et très immédiat le menaçait.

— Prenez garde à ce que vous allez faire !... s'écria-t-il, vous me prenez pour un espion et je suis un des vôtres... c'est moi qui ai traité avec Huber, sur la grève, à vingt pas d'ici, dans la soirée du 29 mai...

— Quel était le mot d'ordre ? demanda-t-il.

— Je viens du Nord, et j'arrive à Versailles ; pardieu !... répliqua Lascars.

— Cornes du diable ! il fallait donc le dire tout de suite ! un peu plus et vous étiez noyé !... Rendez la liberté à monsieur, mes petits lapins...

Les lieutenants d'Huber obéirent à l'instant même, et Lascars rentra en possession de sa personne.

— C'est très désagréable, ce qui vient de vous arriver, mon cher monsieur... reprit le bandit, désagréable pour moi tout autant que pour vous, croyez-le bien, et je ne me consolerais point si je vous avais fait jeter à l'eau tout à l'heure, ainsi qu'il s'en est manqué de bien peu ; mais, franchement, c'est votre faute... Une autre fois, quand vous viendrez m'importe où trouver de bons garçons commencez par vous faire reconnaître, et ne courez plus le risque de passer pour ce que vous n'êtes pas... vous en connaissez les inconvénients.

— Merci de l'avis... répondit Lascars, j'en profiterai, soyez-en certain.

— Et maintenant, continua Huber, parlons un peu de ce qui vous amène, car je ne suppose pas que vous soyez venu me relancer sans motif.

— Et vous avez parfaitement raison.

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai besoin de vous.

— C'est au mieux... je suis à votre entière disposition, avec mes lapins, moyennant un prix raisonnable, bien entendu.

— Vous serez largement payés.

— Cela étant, regardez la chose comme conclue. En quoi pourrions nous vous être utiles ?...

— J'ai un ennemi... commença Roland.

— Et vous désirez vous débarrasser de lui... interrompit Huber, rien au monde n'est plus naturel et plus légitime ; nous vous débarrasserons, cher monsieur, gardez-vous d'en douter ! Le personnage en question est-il gentilhomme ?

— Oui.

— Il vous en coûtera quelque chose de plus que s'il s'agissait d'un simple bourgeois, c'est dans le tarif.

— Peu m'importe.

— Oh ! je sais que vous êtes rond en affaires... Est-ce à Paris que nous aurons à travailler ?

— Non.

— Où donc, alors ?...

— A quatre lieues d'ici, environ... sur les bords de la Seine... un peu au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges.

— Seulement quatre lieues !... les frais de déplacement seront peu de chose... y aura-t-il des murailles à franchir ?... des portes à briser ?

— Rien de tout cela... il ne s'agira que d'attendre notre homme au passage et de ne le point laisser échapper...

— Sera-t-il seul ?

— Il n'y aura qu'un domestique avec lui...

— Maître et valet armés jusqu'aux dents, sans doute ?

— Point d'autres armes qu'une épée.

— Le gentilhomme est donc sans défiance !

— Tout à fait.

— L'imprudent !... tel que vous me voyez, moi, j'ai passé ma vie à me défier des hommes et des choses, du connu et de l'inconnu, et je m'en suis bien trouvé... L'attaque aura-t-elle lieu le jour ou la nuit ?